

## LA FOI CHRÉTIENNE À L'ÉPREUVE DE LA PERTINENCE<sup>1</sup>

FÉLIX MOSER

### Résumé

*Cette contribution expose les principales assertions du théologien Gerhard Ebeling autour de la proclamation chrétienne, présentée par cet auteur comme un «événement de parole». Dans le prolongement des propositions de ce théologien et à l'aide de la théorie linguistique de Dan Sperber et Deirdre Wilson<sup>2</sup>, cet article propose des critères qui permettent de définir une communication pertinente de la proposition chrétienne. Finalement, l'auteur vérifie la présence de ces critères dans une prédication, forme institutionnalisée principale de l'«événement de parole». Cette mise à l'épreuve sera effectuée sur la base d'un sermon prononcé par Gerhard Ebeling à l'occasion du service funèbre d'un enfant handicapé exécuté dans le cadre de la politique d'euthanasie du Troisième Reich.*

«Prêcher le Christ concret signifie toujours prêcher dans une situation concrète. [...] La raison du peu d'échos des interventions de nos Églises réside dans le fait qu'elles restent à mi-chemin entre les principes généraux et la situation concrète. La détresse de l'Église est assurément aussi celle des facultés de théologie. [...] Luther a su composer dans un même mouvement le traité du serf arbitre et l'écrit sur les intérêts. Pourquoi ne pouvons-nous plus faire pareil ? Qui nous fera voir Luther ?»<sup>3</sup>

### 1. Le cadre de l'exposé : le travail homilétique

La prédication, conçue comme une parole orale, peut être définie comme une proclamation adressée au nom de Dieu à un auditoire appelé à déployer

<sup>1</sup> Cet article constitue une version revue de la contribution orale donnée dans le cadre du colloque.

<sup>2</sup> D. SPERBER, D. WILSON, *La pertinence. Communication et cognition*, trad. A. Gerschenfeld et D. Sperber, Paris, Minuit, 1989.

<sup>3</sup> D. BONHOEFFER, *Gesammelte Schriften, Band 5. 1924-1941 Erster Ergänzungsband. Seminare Vorlesungen Predigten*, éd. E. Bethge, München, Chr. Kaiser Verlag, 1972, p. 227. La citation mise en exergue conclut un cours dispensé durant le

une spiritualité de l'écoute active. Elle constitue la partie centrale du culte<sup>4</sup>. Comprise comme un commentaire des Écritures lues à haute voix, elle demeure la marque spécifique d'une compréhension réformée du culte. Elle vise à rendre accessible le message central de l'Évangile pour tous, y compris ceux et celles qui sont peu familiers de la culture et des codes d'une célébration réformée (prières, musique et chants). La référence aux Écritures et la prédication renvoient aux deux caractéristiques de la tradition chrétienne: son contenu d'une part et l'acte de transmission effectué *hic et nunc* d'autre part. Le contenu de la tradition (appelé classiquement *traditum*), déjà reçu par les anciens, doit à son tour être reçu par les générations suivantes. Le *traditum* engendre donc l'acte de transmettre (*actus tradendi*). L'exégèse et l'histoire analysent les *tradita* avec les outils scientifiques à disposition (ceux de la méthode historico-critique notamment); la théologie dogmatique et la théologie pratique réfléchissent à la manière d'effectuer l'*actus tradendi*. Cette distinction permet de réfuter l'idée reçue d'une tradition exclusivement liée au passé. En effet, en tant que véhicule des us et coutumes, la tradition ne se limite pas à une réalité historique, mais elle s'imbrique également dans le présent. «Sans *traditio* il n'y a pas d'esprit, pas d'être-homme. Elle se développe principalement par la voie naturelle, au sens propre, du langage, des mœurs, des lois humaines, de la défense et de la transmission des valeurs culturelles. C'est un aspect vital de l'éducation [...]. Même à l'époque moderne, on vit en grande partie de cette relation à l'histoire.»<sup>5</sup> Ainsi, sans lois, sans us ni coutumes, sans fêtes et sans significations données à ces dernières, sans valeurs, la vie communautaire et en société s'étiole. En perdant ses racines, l'être humain ne perd pourtant pas le besoin d'avoir des racines<sup>6</sup>. Le travail homilétique effectue la reprise, fidèle dans l'intention mais libre dans la forme, des Écritures et des traditions chrétiennes.

Pour expliciter ce qui est en jeu dans le travail théologique en général, et homilétique en particulier, Gerhard Ebeling élabore le concept d'«événement de parole» (*Wortgeschehen*). Ce dernier peut être défini à l'aide des traits suivants que nous exposons ici de façon distincte, même si en réalité c'est l'interaction entre eux qui permet de produire l'événement de parole *hic et nunc*.

a) L'événement de parole se réfère aux Écritures. Mais celles-ci ne contiennent pas la Parole de Dieu, elles y renvoient. Car l'élément prépon-

semestre d'hiver 1931/1932 intitulé «Die systematische Theologie des 20. Jh.». Ce cours a été reconstitué d'après un sténogramme de J. Kanitz.

<sup>4</sup> Ce dernier peut être compris comme le rassemblement des croyants qui espèrent la venue de Dieu dans l'écoute des Écritures et dans le partage du sacrement de la sainte cène.

<sup>5</sup> Pour tout ce passage, nous nous inspirons librement de G. EBELING, *Théologie et proclamation*, trad. R. Delorenzi et L. Giard, Paris, Seuil, 1972, p. 12-34, citation p. 15. Voir également G. EBELING, *Répondre de la foi. Réflexions et dialogues*, éd. P. Bühler, Genève, Labor et Fides, 2012, p. 296.

<sup>6</sup> Voir à ce sujet C. LASCH, *Culture de masse ou culture populaire ?*, trad. F. Joly, Paris, Flammarion, 2011, qui affirme: «Le déracinement déracine tout sauf le besoin de racines», p. 65.

dérant est bien l'événement compris comme une annonce décisive, qui vise à produire un effet sur les auditeurs et partant de là sur la réalité. Battant en brèche l'idée d'une séparation entre paroles et actes, Gerhard Ebeling souligne les capacités performatives de la Parole<sup>7</sup>.

b) L'événement de parole exige pourtant une fidélité à la lettre des Écritures. En ce sens, le travail de l'exégèse, qui se préoccupe de dégager les circonstances historiques ainsi que d'établir la vérité des faits et la compréhension littéraire des textes, est essentielle pour déployer une juste compréhension de la Parole. Cette quête de la vérité et de la précision philologique est nécessaire pour éviter que le texte soit façonné à notre guise. Une lecture approximative du texte risque de transformer celui-ci en simple surface projective. Pourtant, à elle seule, cette fidélité à la lettre ne suffit pas. Les Écritures sont appelées à devenir énonciation d'une parole vivante. L'être humain par lui-même ne peut être le seul auteur de cette parole. Seule l'illumination de l'Esprit permet que ces textes anciens deviennent porteurs de sens pour aujourd'hui.

c) Cette annonce renvoie donc à l'attitude de réception et de confiance de celui qui lit les textes bibliques. Gerhard Ebeling parle ici de «dimension homologique». Ce terme qualifie la confession de foi ; cette dernière s'ancre essentiellement dans la christologie, que ce soit dans la relecture de la prédication du Royaume du Jésus terrestre, dans l'interprétation des titres messianiques ou encore dans les énoncés kérygmiques<sup>8</sup>.

d) L'événement de parole se réalise lorsque le lecteur se laisse interpréter par le texte. Cette dimension passive est indispensable. L'exégète certes se fait interprète du texte, mais le croyant et le prédicateur se laissent façonner, réformer par le dire du texte. La distinction entre phrase et énonciation constitue un présupposé essentiel de toute prédication. Qualifier la prédication d'énonciation signifie que cette parole ne revendique pas seulement un statut informatif, mais veut saisir celui qui s'y confronte dans sa réalité de vie : «La puissance de l'événement de la parole consiste en ceci que cette parole est capable de nous concerner jusque dans notre existence.»<sup>9</sup> L'énonciation révèle, en plus du contenu sémantique, l'attitude propositionnelle de celui qui la prononce. De plus, l'aspect énonciatif de la prédication se vit dans une rencontre qui implique l'engagement du prédicateur et celui de l'auditeur. Elle manifeste la posture adoptée à l'égard du contenu.

e) Dans cette perspective existentielle, l'événement de parole devient annonce décisive pour ceux qui l'écoutent. En effet, il dévoile le vrai visage de Dieu et indique la vérité sur la nature humaine. Il appelle chaque être humain à la libération et à la paix. «C'est ce que signifie un culte : les êtres humains glorifient Dieu et Dieu accorde sa paix aux humains et ces deux mouvements

<sup>7</sup> Voir G. EBELING, *L'essence de la foi chrétienne*, trad. G. Jarczyk et L. Giard, Paris, Seuil, 1970, p. 98.

<sup>8</sup> Voir G. EBELING, *Théologie et proclamation*, *op. cit.*, p. 121.

<sup>9</sup> G. EBELING, *L'essence de la foi chrétienne*, *op. cit.*, p. 216.

forment justement un tout. C'est la gloire de Dieu d'établir le salut; et tout ce qui mérite d'être appelé salut et paix trouve son origine dans le fait que Dieu est reconnu dans son droit.»<sup>10</sup> Ainsi, pour Gerhard Ebeling, l'événement de parole réside dans la justification de l'homme pêcheur.

f) La proclamation de la Parole ne se limite pas au cadre institutionnel de la prédication, mais c'est dans ce contexte qu'elle s'effectue le plus souvent. Pour comprendre l'articulation entre événement de parole et prédication, un autre binôme est utile, à savoir celui de l'Évangile et de la religion. Historiquement, le christianisme a pris une forme religieuse et le culte chrétien est devenu un lieu parmi d'autres où l'Évangile peut être dit et reçu.

g) L'événement de parole se faufile à travers les paroles humaines. Il est essentiel de maintenir le terme de paroles pour les raisons suivantes: d'abord il manifeste que Dieu se communique sur un mode dialogique et de reconnaissance réciproque; la parole délivre d'une compréhension métaphysique de Dieu et du repli de la foi dans la sphère de l'intériorité<sup>11</sup>. Ensuite cette parole est comprise comme extérieure à l'être humain, et seule cette extériorité permet une nouvelle compréhension de soi. La Parole de Dieu se donne à lire comme une donation antérieure dépassant l'être humain. Le point de rencontre entre cette Parole et l'être humain réside dans la conscience comprise comme lieu d'écoute de la volonté de Dieu.

h) La radicale prise en compte de l'historicité de l'être humain induit une compréhension spécifique de l'individu. Ce dernier n'est pas un être isolé, mais il est inséré d'emblée dans un réseau de relations. Il trouve sa pleine identité dans un jeu de reconnaissances qui articule son intériorité avec son extériorité. Il est placé devant plusieurs instances: il est en situation forensique. Il est appelé à se reconnaître lui-même dans sa force et ses faiblesses face à Dieu, face à lui-même, face aux autres, face à la société et face au monde<sup>12</sup>. La situation forensique désigne une structure anthropologique fondamentale, une forme dans laquelle viennent se couler différents contenus d'expériences, soit de consonance, soit de dissonance avec la réalité. Ces expériences culminent dans la possibilité d'être exprimées dans le langage. Bien plus, «l'existence humaine est elle-même de condition langagière. En effet, elle est de part en part *Sprachlichkeit*»<sup>13</sup>.

<sup>10</sup> G. EBELING «Die Notwendigkeit des christlichen Gottesdienstes», in: *Wort und Glaube. Dritter Band. Beiträge zur Fundamentaltheologie, Soteriologie und Ekklesiologie*, Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1975, p. 533-553, en particulier p. 542 (trad. tirée de: G. EBELING, *Répondre de la foi*, op. cit., p. 168).

<sup>11</sup> Voir D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*, Genève, Labor et Fides, 1973, p. 289.

<sup>12</sup> Ce terme désignant ici toutes les grandeurs: la nature ainsi que les puissances obscures qui indiquent que l'être humain est dépassé par plus grand que lui. Sur ce point, voir G. EBELING, *Luther. Introduction à une réflexion théologique*, trad. A. Rigo et P. Bühler, Genève, Labor et Fides, 1983, p. 164.

<sup>13</sup> G. EBELING, *Répondre de la foi*, op. cit., p. 297.

i) La multiplicité des paroles humaines qui sont susceptibles de renvoyer à la Parole de Dieu est marquée du sceau de l'ambivalence, exigeant de l'auditeur un travail d'interprétation et d'appropriation. Dans sa dogmatique, Gerhard Ebeling indique une typologie de ces paroles humaines qui peuvent devenir Parole de Dieu. L'être humain peut d'abord recevoir une parole qui dévoile les contradictions inhérentes à son dire et à son faire (*Widersprechen*): sa perception spontanée de Dieu, des hommes et du monde est contredite. Ensuite, les jeux de langage humains sont aussi habités par la promesse (*Versprechen*): l'être humain est capable de s'engager lui-même envers Dieu et envers autrui, et il se place en situation d'attente à l'égard de son prochain. Enfin, le dernier jeu de langage de cette typologie ouvre sur la thématique de la correspondance (*Entsprechen*): les hommes cherchent à répondre aux aspirations de leurs contemporains; dans les échanges de la vie humaine, l'homme est appelé à assumer ses responsabilités devant et avec autrui; il doit exercer les tâches qui correspondent aux talents et aux possibilités qui lui sont donnés par Dieu<sup>14</sup>.

j) La parole de la prédication est appelée à éclairer l'ensemble des situations humaines en tenant compte des différents contextes dans lesquels elle est proclamée. Mais elle est appelée à les ressaisir à partir de la situation fondamentale comprise comme l'être devant Dieu. Même si nos contemporains rejettent ou masquent cette réalité fondamentale de l'être devant Dieu, celle-ci n'en demeure pas moins pertinente. Les contradictions et les oppositions qui tissent la trame de nos vies doivent être mises à jour dans la prédication. Cette parole est en prise sur la situation, autrement dit: cette parole concrète constitue le défi même de la pertinence. Le théologien doit constamment veiller à ne pas oublier la situation des auditeurs. C'est la raison pour laquelle il nous faut cerner maintenant la notion de contexte.

## 2. La notion de contexte, première approche

En lisant les définitions classiques du contexte, nous nous rendons compte que ces dernières soulèvent deux questions, celle de l'extension du contexte et celle des paramètres pris en compte pour le définir.

La question de l'extension peut être illustrée par une image. Lorsque quelqu'un jette un caillou dans un lac, l'impact de chute de celui-ci dessine un certain nombre de cercles concentriques. Il en va de même avec le contexte: nous pouvons avoir une conception large du contexte, par exemple la terre que nous habitons, ou nous pouvons au contraire nous focaliser sur une conception étroite, par exemple l'interaction verbale entre deux personnes<sup>15</sup>.

<sup>14</sup> Voir G. EBELING, *Dogmatik des christlichen Glaubens. Band I, Prolegomena. Erster Teil, Der Glaube an Gott des Schöpfer der Welt*, Tübingen, Mohr Siebeck, 4<sup>e</sup> éd., 2012, p. 189-190.

<sup>15</sup> Le contexte ne doit pas être confondu avec l'environnement verbal appelé parfois co-texte. Ce dernier désigne les échanges qui précèdent et suivent directement l'énoncé.

La question des paramètres nécessite un développement plus détaillé. En effet, la notion de contexte est abordée de façon très différente s'il s'agit d'une analyse de type linguistique, anthropologique, sociologique ou psychologique. Bornons-nous à mentionner ici les types de contexte en lien avec notre thématique.

Le contexte socio-économique indique le lieu de production du discours et la situation des auditeurs. De ce point de vue, notre discours est déjà contextualisé. Ce point devenu lieu commun pour la recherche comporte deux conséquences dont il faut bien mesurer les implications. Premièrement, aucun discours théologique ne peut prétendre à la vérité absolue. Le discours prononcé est toujours relatif, marqué précisément par les multiples paramètres qui forment le contexte. La quête de la vérité, qui anime tout le geste homilétique, est une tâche impérieuse, mais son résultat est nécessairement partiel. Secondement, la remarque de bon sens qui souligne qu'il faut mettre les choses dans leur contexte est à la fois nécessaire et insuffisante. Nécessaire, car nous ne rendons pas justice à un propos si nous le sortons de son contexte d'énonciation, et plus particulièrement si nous isolons une formule en la détachant du co-texte qui est le sien. Insuffisante, car, contrairement à une idée reçue, parler signifie aussi créer du contexte. En effet, parler donne un certain cadre à la situation, soit en la décrivant le plus objectivement possible, soit en la banalisant, soit encore en la dramatisant.

Le contexte culturel et culturel montre que toute prédication est placée dans un cadre donné, marqué par une culture (en l'occurrence occidentale et européenne) et un cadre liturgique qui met en scène les rapports entre Dieu et les êtres humains. Les participants, et les célébrants en particulier, ne parlent pas exclusivement de Dieu ou sur Dieu, mais bien, sous forme invocative, à Dieu. Mais ces mentions objectivement observables concernant le contexte de la prédication ne doivent pas masquer les paramètres de type plus cognitif. Dan Sperber et Deirdre Wilson donnent à la fois une définition ample et précise du contexte : «L'ensemble des prémisses utilisées pour l'interprétation d'un énoncé (hormis la prémisse de base selon laquelle l'énoncé en question a été produit) constitue ce que l'on appelle le contexte. Un contexte est une construction psychologique, un sous-ensemble des hypothèses de l'auditeur sur le monde. Bien entendu, ce sont ces hypothèses, et non l'état réel du monde, qui affectent l'interprétation d'un énoncé. Ainsi défini, un contexte ne contient pas seulement de l'information sur l'environnement physique immédiat ou sur les énoncés précédents : des prévisions, des hypothèses scientifiques, des croyances religieuses, des souvenirs, des préjugés culturels, des suppositions sur l'état mental du locuteur sont susceptibles de jouer un rôle dans l'interprétation.»<sup>16</sup>

<sup>16</sup> D. SPERBER, D. WILSON, *La pertinence, op. cit.*, p. 31. Pour la suite de cet article, lorsque nous citons cet ouvrage, nous indiquons la page entre parenthèses dans le corps du texte.

Il existe un lien entre le contexte et la pertinence des propos tenus. La pertinence qualifie la capacité du discours à être ajusté à un contexte et à être en prise sur le réel. Les expressions quotidiennes «tu ne pensais pas si bien dire», «c'est bien amené», «c'est fort à propos», «cela tombe à pic» traduisent cette capacité de pertinence consistant à trouver les mots justes au bon moment dans un lieu déterminé. Cela nous conduit à analyser maintenant la théorie de la pertinence.

### 3. La théorie de la pertinence

L'ouvrage de Dan Sperber et Deirdre Wilson consacré à la pertinence porte le sous-titre «Communication et cognition». Ces deux auteurs proposent une conception nouvelle des règles qui président à l'énonciation en se basant sur les recherches des sciences cognitives. L'être humain est considéré non seulement comme un être parlant, mais également comme un être capable de traiter l'information qu'il veut donner et qu'il reçoit. Les lois mises à jour dans ce livre sont opératoires pour la pensée en général et pour la pragmatique de la communication en particulier. Le principe de pertinence sert d'outil heuristique permettant de mieux comprendre ce qui se passe dans les différentes formes de communication humaine. Il vise également à aider ceux qui communiquent à réaliser une communication réussie, autrement dit à se servir des degrés de pertinence permettant de convaincre leurs auditeurs.

Les processus de la communication sont décrits habituellement selon la métaphore du code. Un locuteur donné encode une information qui est ensuite décodée par un auditeur. Cette opération fonctionne grâce à un canal qui transmet un certain nombre de signaux. Or ce modèle dominant n'est en réalité qu'une hypothèse qui demande à être complétée par un autre modèle. Plus précisément: ce «processus de communication codée n'est pas autonome, il est subordonné au processus inférentiel» (p. 262). Les auteurs définissent ce processus de la façon suivante: «Un *processus inférentiel* a pour point de départ un ensemble de prémisses et pour aboutissement un ensemble de conclusions qui sont logiquement impliquées ou, au moins, justifiées par les prémisses» (p. 27). «L'inférence est le processus au terme duquel une hypothèse est admise comme vraie ou probablement vraie sur la base d'autres hypothèses dont la vérité certaine ou probable était admise au départ. L'inférence est donc une forme de fixation de croyances» (p. 107). L'inférence présuppose que l'information n'est pas univoque, puisqu'elle implique la production et l'interprétation d'indices qui permettent de déceler si l'auditeur a bien compris ce que le locuteur voulait dire. Cette notion d'indices renvoie à la thèse d'un savoir mutuel partagé. L'exemple suivant illustre la nécessité d'un tel savoir. Je le tire du film *La cité de la peur*. Le policier se présente à un journaliste en disant: «Bonjour, je m'appelle Karamasov», et il ajoute devant l'étonnement de l'autre: «Aucun rapport, je suis fils unique». On voit sur cet exemple que la réplique

ne peut être comprise que par ceux qui ont connaissance de l'œuvre correspondante de Dostoïevski. Et nos auteurs ont donc raison de dire que la thèse du savoir mutuel partagé n'est pas applicable à tous les cas. Devant cette évidence d'un savoir mutuel qui n'est que partiellement partagé, le contexte joue un rôle déterminant dans le processus d'interprétation. Là aussi, un exemple permet d'illustrer ce qui est en jeu. Si un douanier demande à quelqu'un : «Avez-vous quelque chose à déclarer ?», et que la personne répond : «Oui, on se les gèle», ce dernier commet volontairement ou non une inférence inadéquate. Et l'on comprend beaucoup mieux alors pourquoi un «des problèmes centraux de la théorie pragmatique est de décrire comment l'auditeur trouve pour chaque nouvel énoncé un contexte qui permette de le comprendre» (p. 32).

La communication inférentielle renvoie à une double intention : celle de communiquer une information et celle de *vouloir* la communiquer. La distinction entre intention informative et intention communicative est importante, car elle met en lumière deux aspects de la communication (voir p. 50). D'une part, elle montre que l'intention informative peut être appréciée de différentes manières par l'auditeur. Par exemple, l'énoncé «Il n'y a plus de pain» peut être considéré comme un constat, comme un reproche, voire comme une invitation à se rendre à la boulangerie. C'est dire que le locuteur doit fournir en même temps que son énoncé une certaine interprétation de celui-ci. Pour lever malentendu et ambiguïté, l'auditeur doit à son tour fournir à son interlocuteur des hypothèses interprétatives. De plus, la communication peut être réussie même si elle ne suit pas forcément les lois de la logique déductive. Voici un exemple qui illustre bien ce point. Des parents disent à leur enfant : «Va te laver les dents», et l'enfant répond «Je n'ai pas sommeil». La réponse de l'enfant est pertinente dans la mesure où elle fait appel à des prémisses connues de part et d'autre, et qu'elle a un effet informatif sur les parents, celui de dire l'intention de l'enfant qui veut prolonger la soirée. «L'inférence non-démonstrative [dont nous venons de donner un exemple] peut être comprise [comme] une forme d'imagination réaliste soumise à des contraintes adéquates. Si tel est le cas, on devrait considérer une inférence non-démonstrative comme étant réussie ou non, efficace ou non, plutôt que comme étant logiquement valide ou non.» (p. 109) Or, pour être pertinente, une information doit interagir avec le contexte. Empruntons un exemple de non-pertinence contextuelle à nos auteurs (voir p. 184) : si nous écrivons ici et maintenant «vous dormez profondément», nous livrons une information non pertinente pour vous qui êtes en train de lire cet article. L'impertinence de cet énoncé nous amène au cœur de la théorie de ces deux auteurs. En effet, ces derniers explicitent que certains énoncés sont plus pertinents que d'autres parce qu'ils produisent plus d'effets contextuels que d'autres (voir p. 187).

Outre le fait qu'elle soit référentielle, la communication se doit également d'être ostensive. Autrement dit, elle doit manifester qu'elle veut déclencher chez son auditeur un stimulus qui met en route un processus cognitif. Pour comprendre cela, il faut rappeler que Dan Sperber et Deirdre Wilson revisitent la notion même



de langage qui est considéré par eux comme un outil approprié de l'information (voir p. 257). Dans la perspective où l'être humain est aussi caractérisé par le fait qu'il traite de l'information, il est intéressant de voir comment il opère. De façon générale, les auteurs raisonnent en termes d'effets *et* d'efforts. Pour éviter le reproche trop facile d'utilitarisme, il faut rappeler que nous sommes bien dans le cadre d'une théorie de la communication et de la cognition. Ce qui intéresse les auteurs, c'est de savoir quelles sont les procédures que l'esprit humain met en œuvre pour comprendre autrui. Dans cette perspective, une sorte de loi du moindre effort *et* de l'efficacité du traitement de l'information est envisagée. Cette loi ne peut être saisie que dans la mesure où il existe des «conditions comparatives» qui permettent d'évaluer si l'effort est moindre ou au contraire considérable. D'où les principes suivants mis à jour par les auteurs : «*Condition comparative 1* : une hypothèse est d'autant plus pertinente dans un contexte donné que ses effets contextuels y sont plus importants. *Condition comparative 2* : une hypothèse est d'autant plus pertinente dans un contexte donné que l'effort nécessaire pour l'y traiter est moindre» (p. 191). En d'autres termes, une information efficace sera donc celle qui aura demandé le moins d'effort à l'auditeur pour lui apporter quelque chose de relativement nouveau.

#### 4. Les critères de pertinence d'un discours

Les critères qui suivent s'enchâssent les uns dans les autres. Nous les présentons ici non pas sur un mode hiérarchique, mais sur un mode pédagogique. Ils sont interdépendants et interagissent dans tout discours construit. La construction d'un discours consiste dans l'art de les agencer de telle sorte que l'ensemble du discours suscite l'adhésion d'un auditoire donné.

##### *a) Premier critère : susciter l'attente d'autrui*

Le premier pas pour rendre pertinent un discours réside dans la capacité du locuteur à «requérir l'attention d'autrui» (p. 7). Ce point mérite d'être relevé pour la prédication tant il est vrai qu'il s'agit de montrer en quoi la question de Dieu peut être une question pertinente : «Une hypothèse est pertinente pour un individu à un moment donné si et seulement si elle est pertinente dans au moins un des contextes accessibles à cet individu à ce moment.» (p. 218) Dans le contexte global qui est le nôtre aujourd'hui, l'interrogation autour de l'existence de Dieu apparaît à beaucoup comme superflue. La citation ci-dessus indique que nous devons permettre à autrui de faire le lien avec ses propres représentations. Il en va alors de clarifier les présupposés autour des images de Dieu ainsi que la compréhension que notre interlocuteur a de l'être humain. De plus, la pertinence du message chrétien est évaluée à l'aune d'autres discours (religieux ou non). Cela signifie, au plan cognitif, que nos auditeurs mettront en

œuvre un principe de comparaison en fonction des effets contextuels produits. La visée de la proclamation chrétienne est d'introduire une nouvelle compréhension de soi et de son environnement. Or, si le message délivré apparaît comme ultra connu, autrement dit s'il ne fait que reformuler une banalité, son effet contextuel sera considéré comme nul.

*b) Deuxième critère : être en prise sur le sens commun*

La communication chrétienne doit être en prise sur le sens commun. Autrement dit, elle doit s'ancrer dans ce que les êtres humains, dans leur majorité, expérimentent dans leur vie et dans la manière qu'ils ont de concevoir leur existence. Il en va ainsi pour le prédicateur de rejoindre les auditeurs là où ils se situent au plan de leurs croyances, de leurs représentations, de leurs valeurs, voire de leurs opinions. Le verbe «être en prise» mérite pourtant d'être explicité plus avant. Le prédicateur, au moment où il rédige son texte, doit également garder à l'esprit les conditions socio-économiques des diverses personnes qui composent l'auditoire, son propre positionnement dans la société ainsi que le rôle conféré par ses auditeurs. Ces prémisses «anciennes» doivent être prises en compte si nous voulons amener une nouvelle manière de se comprendre. Le prédicateur ne peut faire entendre la voix de l'Évangile que si les auditeurs peuvent l'intégrer dans leur monde. Ce point est d'autant plus important aujourd'hui que la connaissance du christianisme est en miettes et empreinte de préjugés. Si la prédication formule des assertions qui apparaissent en totale contradiction avec le sens commun, le message peut être considéré comme non explicité, autrement dit : il n'aura pas d'effets contextuels.

*c) Troisième critère : faire preuve d'impertinence*

Les auteurs cités remarquent que chacun peut «être pertinent en exprimant des hypothèses non-pertinentes, à condition que le fait de les exprimer soit lui-même pertinent» (p. 185). Or n'est pas impertinent qui veut ! Car si nous nous contentons, sans préparation rhétorique, de formuler des propos qui heurtent nos auditeurs, les effets contextuels de notre discours n'affecteront pas leur univers de pensée. Ceux-ci les rejeteront au nom de la loi de l'économie de l'effort mis en lumière plus haut. La manière même dont les Évangiles procèdent nous met sur la voie d'une stratégie d'inférence qui peut amener des ruptures (donc contrarier les idées reçues de l'auditeur) tout en gardant la cohérence d'ensemble du discours. Un exemple biblique illustre ce point. Dans la parabole des ouvriers de la onzième heure (Mt 20,1-16), l'auditeur est d'abord entraîné dans la réalité de tous les jours : il s'attend à ce que les ouvriers soient rémunérés en fonction de leur travail effectif. Or l'évangéliste entraîne une rupture d'inférence importante : le salaire versé à ceux qui ont travaillé

une heure est le même que pour ceux qui «ont supporté le poids du jour et la grosse chaleur» (Mt 20,13). La parabole ouvre la voie vers une compréhension inédite : il est possible de rémunérer les êtres humains non pas selon leur mérite, mais selon leur besoin. Relevons que les ouvriers de la première heure reçoivent bien la part qui leur était légitimement due. Ils ne sont donc pas lésés directement, puisque rien ne leur est enlevé. Ce qui est touché, c'est le sentiment d'injustice. Et cette reconsidération cognitive ouvre sur la compréhension d'un Dieu bienveillant et renvoie à une dimension éthique appelant à mettre en œuvre un christianisme concret.

*d) Quatrième critère : la prise en compte de la situation concrète des auditeurs*

Aucun contexte ne se donne à lire comme une série de paramètres que nous pourrions simplement nommer et décrire et sur lesquels nous pourrions ensuite agir. Le concret renvoie aux contextes changeants de l'existence, tels qu'ils se présentent dans le flux de la vie. L'être humain est placé devant une série «d'oppositions de la vie», autrement dit de tensions, de conflits, de loyautés, de décisions à prendre devant différentes tâches. Mais le concret renvoie également aux attentes et aux espoirs face à soi-même et face à autrui. Il se présente comme un ensemble enchevêtré, une sorte de pelote de laine emmêlée dont il est bien difficile de tirer les fils pour en tisser une théorie. Le concret comporte à mon sens une part d'imprévu. Du point de vue théologique, nous rendons justice à la concrétion du christianisme au moment où la parole du Christ et la vie s'interpénètrent, se mêlent, se rencontrent mutuellement et pour ainsi dire se rencontrent en se faisant violence<sup>17</sup>. À strictement parler, le prédicateur ne peut pas se mettre à la place des auditeurs ; il ne peut pas prêcher le concret, mais il doit, pour ses auditeurs, ouvrir la voie vers leur situation et les amener à agir dans leur propre contexte.

*e) Cinquième critère : la participation de l'auditeur*

La parole chrétienne ne se veut pas une sorte de supplément qui viendrait saupoudrer la vie de quelques bribes de vertu ou de sentences de sagesse. Or la complexité du concret exige aussi que l'Évangile ne soit pas transformé en loi, en une parole figée. Prêcher directement et impérativement le concret conduirait à prêcher la loi et non plus l'Évangile. Ce qui est en jeu dans la prédication, ce n'est pas de prêcher du concret mais d'inviter les gens à passer eux-mêmes au

<sup>17</sup> Voir pour ce paragraphe et le suivant, G. EBELING, «Fundamentaltheologische Erwägungen zur Predigt», in : *Wort und Glaube. Vierter Band. Theologie in den Gegensätzen des Lebens*, Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1995, p. 554-573, en particulier p. 571 (traduction libre).

concret. Cette question ouvre sur une thématique connexe mais spécifique : la prédication politique qui mériterait un traitement particulier. L'ancrage de la situation politique est essentielle, comme nous le verrons dans l'extrait de la prédication *Ne méprisez aucun de ces petits*. Pourtant la prédication ne doit pas être confondue avec un discours politique. Dieu ne doit pas devenir la caution ou le prête-nom d'idées politiques. L'exemple des chrétiens allemands sous le régime hitlérien doit nous servir de garde-fous.

f) *Sixième critère : la force des effets poétiques*

La théorie de la pertinence remet en cause et prolonge partiellement les recherches autour du performatif. Pour mémoire, cette théorie indique que certains énoncés, prononcés dans un cadre et des circonstances déterminés, ont la capacité de produire des actions. Par exemple, une parole qui licencie quelqu'un est hélas suivie d'un effet clair. La théorie simple et lumineuse du performatif peut être condensée dans la formule de John Langshaw Austin : «Quand dire c'est faire»<sup>18</sup>. Elle a souvent été reprise en théologie, car elle permet d'explicitier la force de la parole hébraïque comprise comme action créatrice, par exemple dans les récits de la Genèse. De façon productive, elle permet également d'explicitier de façon opératoire un certain nombre de verbes liés à des actions rituelles et liturgiques, à condition de les comprendre comme actes de parole indirects. L'officiant renvoie à Dieu dans une communication de type échoïque (voir p. 357). Outre leur valeur propositionnelle, les actes de langage se caractérisent par un effet illocutoire qui vise à transformer une attitude, un savoir, un statut social ou religieux. Or cet effet transformateur, appelé en termes techniques le perlocutoire, est fortement connoté par le contexte. Décontextualiser une cérémonie baptismale ou une bénédiction nuptiale, en les sortant de leur cadre, rend les performatifs employés inopérants. Il est donc plus juste de parler d'actes institutionnels ayant une valeur performative. De plus, la théorie du performatif – outre un certain nombre de problèmes de classement – enferme la capacité performative du langage dans un certain nombre d'actes bien définis. Selon Dan Sperber et Deirdre Wilson, les pionniers de l'analyse performative ont commis l'erreur de rabattre du plan théorique au plan pratique la classification qu'ils avaient opérée (voir p. 366). Une chose est d'opérer une typologie des actes de langage, une autre de dire que cette typologie joue un rôle indispensable dans la communication ordinaire. Cette critique est décisive pour la pertinence du christianisme, car les paroles performatives ne se limitent pas aux actes qui ont une structure grammaticale *ad hoc* et un contexte institutionnel adéquat. L'effet contextuel n'est pas construit sur le modèle linéaire simple, sur une relation directe de cause à effet, mais les jeux de langage, en particulier les allusions et l'exploitation

<sup>18</sup> J. L. AUSTIN, *Quand dire, c'est faire*, trad. G. Lane, Paris, Seuil, 1970.

de l'information d'arrière-plan ainsi que le style employé, peuvent amener l'auditeur à reconsidérer son ancienne vision du monde.

### 5. Vérification sur une prédication de Gerhard Ebeling

Pour illustrer à la fois les critères de pertinence et l'élargissement de la théorie de la performativité, nous aimerions conclure par un exemple de prédication dont l'auteur n'est autre que celui dont nous célébrons cette année le centième anniversaire de la naissance. Gerhard Ebeling l'a prononcée alors qu'il était jeune pasteur dans la paroisse de Berlin-Hermsdorf, le 17 juillet 1940. Des parents, dont le fils avait été euthanasié en raison d'un handicap, firent appel à lui à l'occasion du dépôt public de l'urne funéraire<sup>19</sup>.

Avant d'entreprendre sa prédication, l'auteur se renseigne avec précision non seulement sur la situation de la famille, mais aussi sur la situation politique. Il recueille des témoignages d'autres parents dont les enfants ont été victimes d'un aspect de l'idéologie mise en place par le nazisme, à savoir l'eugénisme. Il apprend alors une des conséquences de ce programme : l'euthanasie des handicapés. Mais, dans sa prédication, le jeune pasteur ne se lance pas dans le genre littéraire de la plaidoirie, revêtant les accents d'un procureur qui remettrait frontalement en cause le scandale de ces morts. Une des raisons majeures de cette manière de faire se trouve dans la situation historique dans laquelle vivent Gerhard Ebeling et sa communauté. Leur appartenance à l'Église confessante les met réellement en danger. La prudence s'impose donc, car tous risquent d'être mis en prison, voire d'être déportés et exécutés. Cette prudence présente un atout littéraire et pragmatique important : l'effet contextuel obtenu est maximal, car le prédicateur fait appel à un implicite très présent mais qui ne peut être formulé directement. Ainsi il répond à un des critères de pertinence : il n'entre pas en contradiction totale et frontale avec le nazisme, ce qui aurait eu pour effet de le faire taire ; de plus, cela lui évite l'écueil de faire du christianisme le prête-nom à une action politique.

Face au scandale des circonstances de la mort de cet enfant, Gerhard Ebeling préfère le chemin des allusions directes et indirectes. Ainsi le choix du texte biblique est déjà révélateur. En effet, le verset : « Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits. Car, je vous le dis : aux cieux leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est aux cieux » (Mt 18,10), utilise l'arrière-plan des parents (et de bien des auditeurs). Il prend en compte radicalement la situation des personnes. Il touche un aspect qui leur est bien connu : celui du mépris total manifesté par le régime envers des petits, malades et handicapés, mépris qui

<sup>19</sup> Voir G. EBELING, *Prédications illégales. Berlin, 1939-1945*, trad. Robert GENTON et P. Bühler, Genève, Labor et Fides, 1997, p. 109-114. Cette prédication a été lue avec les participants du colloque. Les remarques conclusives ci-dessous tirent bénéfice des remarques des participants, nous tenons à les remercier pour cette lecture commune.

conduit à l'anéantissement des personnes concernées. À cet égard, Gerhard Ebeling fait preuve d'impertinence, puisqu'il choisit un texte biblique qui prend *exactement* le contre-pied de l'eugénisme mis en place par les autorités d'alors. Il le fait en utilisant les prémisses communes aux participants, sans pour autant exprimer un avis qui résonnerait comme une critique ou un ordre à suivre. Face au mépris des plus faibles, le texte biblique constitue en lui-même déjà une prédication. Il ouvre sur une transformation cognitive fidèle à l'Évangile et cette transformation trouve un écho très fort auprès de ceux et celles dont on vient justement de mépriser l'enfant.

Gerhard Ebeling tient compte, dans son choix, de deux réalités contextuelles : d'une part celle du contexte politique large (celui d'une Allemagne en pleine guerre, d'une Allemagne dont le régime nazi, en 1940, déployait sa propagande et ses actions meurtrières y compris pour nombre d'Allemands), et d'autre part un contexte de communication plus étroit (celui d'une famille placée devant un décès subit). Dès le début de sa prédication, ces deux contextes sont pris en compte, d'une part, par le choix du texte biblique, comme nous venons de le voir, et d'autre part, face à la détresse des parents devant le décès de leur fils. En effet, Gerhard Ebeling rejoint l'attente première de ceux-ci : il rend justice à leurs sentiments de tristesse, de colère, d'incompréhension et d'injustice. Le décès n'est pas celui de quelqu'un qui est rassasié de jours, la famille n'a pas pu accompagner le défunt dans les derniers instants de sa vie, l'annonce du décès par simple écrit, la déréliction de la famille, tous ces aspects sont explicités, amenés au langage, permettant ainsi une toute première prise de distance. Par ces mots, le jeune pasteur résume bien ce que vivent les parents : «dans la perte qui vous atteint de manière aussi soudaine et pleinement inattendue, vraiment comme un éclair tombant du ciel, toutes (...) les consolations humaines font défaut» (p. 112).

Le prédicateur ne craint pas ensuite de mener l'interrogation théologique jusqu'au bout. En effet, il demande avec courage si cette mort, et surtout les circonstances inadmissibles dans lesquelles elle s'est déroulée, peut vraiment être la volonté de Dieu. Pour répondre à cette interrogation douloureuse, le jeune pasteur va introduire une rupture d'inférence qui devrait aider les parents à entrer dans le travail de deuil. L'auteur leur propose de quitter une vaine rumination : «Mais nous ne sommes pas rassemblés ici pour nous creuser la tête et ruminer ce qui est arrivé ; la parole de Dieu nous est bien plutôt proclamée jusque dans les ténèbres et nos vaines ruminations.» (p. 112) Quelques lignes plus loin, l'invitation se fait plus pressante encore, puisqu'elle est exprimée sous forme impérative. «Nous sommes ici interpellés : laissez donc toutes vos ruminations et écoutez ce que Jésus-Christ en pense. Fermez vos yeux avec leurs visions des choses et laissez-vous montrer comment Jésus-Christ les voit. Ne vous épuisez pas dans l'effort d'en venir à bout, mais laissez-vous dire comment Jésus-Christ en vient à bout.» (p. 112) La mention du rôle et de l'œuvre de Jésus-Christ renvoie à la dimension échoïque citée dans nos critères de pertinence. Cette dimension dévoile ici toute sa force. Ce n'est pas

avec sa volonté que l'homme vient à bout de sa colère et de son ressentiment. Les formules passives attestent d'une compréhension théologique de la consolation. Sans l'aide extérieure de Dieu, les endeuillés ne peuvent pas venir à bout de leur peine. Ce statut de la volonté remise à sa juste place constitue certainement une des originalités théologiques de la prédication. Elle fait toute la différence avec les consolations habituelles.

Pour ouvrir la voie à l'Évangile dans ce contexte douloureux de la mort injuste de leur fils, Gerhard Ebeling affirme : «Pourtant, c'est d'autre chose que je dois parler et témoigner : que Jésus s'engage en faveur de ces petits, en faveur de nous les petits.» (p. 113) Cette rupture de style et de pronom s'ouvre par un adverbe adversatif et s'énonce à la première personne du singulier. Le pasteur s'engage lui-même et indique le rôle qui lui est dévolu : il est le témoin, un témoin tenu par une nécessité transcendante. En effet, cette expression doit être comprise ici au sens paulinien d'une nécessité impérieuse, d'un appel sans réplique possible. Le pasteur répond à un mandat impératif qui lui a été confié. *Il doit*. Le mandat du Christ doit être poursuivi par les disciples aujourd'hui. «C'est pourquoi nous avons aussi à témoigner de l'œuvre du Christ, en ne méprisant aucun de ces petits, en n'abandonnant pas ceux que le Christ a acceptés et pour lesquels il est mort, mais en prenant parti, dans l'amour et le sacrifice, pour les malades, les faibles et les sans-droits.» (p. 113) Cette dimension éthique est fortement liée à une induction existentielle et spatiale, et la conjonction étroite frappe par son réalisme : «Qu'ainsi, par la parole du Christ, celui qui est méprisé comme petit par le monde et qui se trouve ici devant nous en cendres dans l'urne, devienne lui aussi grand et qu'il nous apparaisse dans une lumière nouvelle.» (p. 113) L'impertinence évangélique apparaît ici avec vigueur dans l'inversion entre les petits et les grands.

## Conclusion

Pour éviter que la théorie de la pertinence soit comprise comme une loi ou que son application soit perçue comme une tâche impossible, il est utile de rappeler la passion et la joie qui peuvent naître de la communication dans une prédication. Et pour ce faire, nous ne connaissons pas plus grand maître que saint Augustin<sup>20</sup>.

Car telle est la force d'un esprit affectueux et sensible que, lorsque nos auditeurs sont touchés par notre parole et nous par le fait que nous les instruisons, nous ne faisons plus qu'un. C'est comme si nos auditeurs parlaient par notre bouche et si nous, en leur personne, apprenions, si l'on peut dire, ce que nous enseignons. – N'est-ce pas ce qui arrive lorsque nous montrons à des gens qui ne les avaient encore jamais vus des endroits riches et magnifiques, en ville ou à la campagne, devant

<sup>20</sup> SAINT AUGUSTIN, *Philosophie, catéchèse, polémique, Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, 2002, p. 179.

lesquels nous passons avec indifférence parce que nous les voyons tous les jours ? Leur joie de voir ces nouveautés fait renaître la nôtre, et plus ces gens nous sont chers, plus l'affection qui nous unit nous fait porter un regard nouveau sur ce que nous avons pris l'habitude de voir. – Mais si nous avons fait quelque progrès dans la contemplation des choses belles, nous ne voulons pas pour autant que ceux que nous aimons se réjouissent et admirent ce qui n'est qu'ouvrage de la main des hommes ; nous voulons, au contraire, qu'ils élèvent leur esprit vers l'art et l'intention de leur auteur, et en viennent à louer et admirer le Dieu créateur de l'univers, ce qui est la fin la plus féconde de la charité. – À plus forte raison, donc, il nous faut nous réjouir quand des gens viennent pour apprendre sur Dieu ce qu'il faut apprendre, et nous renouveler au contact de leur esprit nouveau, de sorte que si l'habitude a refroidi notre façon de prêcher, l'écoute d'auditeurs tout nouveaux lui rendra sa chaleur.